

Woke

« *Le terme, issu des problématiques de justice sociale et raciale aux États-Unis, est devenu une expression fourre-tout, utilisée pour dénigrer des idées progressistes.* »

Assma Maad (*Qu'est-ce que la pensée « woke » ?*
Le Monde, 23 septembre 2021)

Dûment chapitré par un article de son journal habituel, c'est avec des pincettes que le Témoin gaulois, qui ne savait rien de ce mot, sinon qu'il faisait partie du vocabulaire que Trump et la droite française emploient à l'égard de leurs adversaires, a ouvert, sur la foi d'un article du *Figaro* du 23/09/2022, *La religion woke* (Grasset), le livre de Jean-François Braunstein, qui enseigna la philosophie et l'histoire des sciences à la Sorbonne. Disons tout de suite qu'en dépit des défauts de ce petit ouvrage, le lecteur ne croit pas avoir perdu son temps.

Bien qu'il ait appris que l'auteur est un personnage médiatique (merci *Wikipédia*), le Témoin gaulois n'a jamais eu l'honneur de le rencontrer sur *France-Culture* : ils ne fréquentent pas cette chaîne aux mêmes heures. Aussi, que M. Braunstein lui pardonne, a-t-il cru jusqu'à ce jour qu'il s'agissait de l'œuvre alimentaire d'un journaliste pressé : ce texte en a la principale caractéristique, qui éloigne d'ordinaire notre homme de ce genre littéraire qui, de nos jours, paraît très prisé, à en juger par les tirages. C'est, à savoir, une tendance qu'il trouve insupportable à se redire, comme s'il fallait, par le remplissage, satisfaire un éditeur qui exigerait un volume de deux ou trois-cents pages afin que le produit atteigne ou dépasse légèrement le prix de vingt euro ! En fait, peut-être M. Braunstein est-il simplement atteint du syndrome du directeur de thèse, habitué à réclamer à ses doctorants des textes d'une

longueur moyenne de 251 pages ? L'autre défaut du livre est qu'on perçoit, face à ce qu'il (nous) découvre, une véritable panique qui porte l'auteur à s'exagérer quelque peu les dangers d'une mode qui permet à des esprits médiocres de se faire une notoriété et à des politiciens ambitieux et peu scrupuleux de chevaucher la vague, dans l'espoir qu'elle les porte assez haut pour qu'ils puissent décrocher les honneurs et les privilèges dont ils rêvent. En présence de tels phénomènes dont l'histoire des idées enseigne qu'ils se répètent à chaque génération sous des formes différentes, on serait mieux avisé de garder son sang-froid et de prendre un peu de distance, d'autant que celui-ci, comme le montre bien ce livre, commence à pâtir de ses excès et surtout de ses contradictions. Mais pour cela, il faut peut-être un peu d'humour, ce qui ne paraît pas être la qualité dominante de notre historien des sciences. Encore qu'il soit capable de s'y essayer parfois, et d'y réussir, comme par exemple, p. 233-234 : « *on aura bientôt autant d'épistémologues amateurs parmi les wokes que d'épidémiologistes pendant le Covid.* » Du moins son sérieux nous vaut-il une analyse très fine et parfaitement documentée du phénomène *Woke*. Aussi le compte rendu qui suit ne vise-t-il qu'à donner à ceux qui d'aventure le liraient le désir de se reporter au livre lui-même.

L'ouvrage commence, comme il se doit, par « *L'origine du mot Woke* », qui signifie « Éveillé », et qui appartient de longue date à la tradition religieuse anglo-américaine dont les *Revivals*, ces prêches lancés périodiquement par des pasteurs souvent auto-proclamés et plus ou moins illuminés, et destinés à renouveler la foi protestante, sont bien connus. De là le mot, naturellement repris dans la culture afro-américaine avec un sens politique que l'on trouve par exemple dans un discours de Luther King, a pris

un sens plus radical avec le mouvement antiraciste *Black Lives Matters*, né en 2014 de la révolte contre les meurtres commis de sang-froid contre les noirs, en particulier par des policiers, et qui aboutira aux émeutes de 2020, date à laquelle le mot *Woke*, a atteint le continent européen. Entre temps, aux États-Unis, le mouvement s'est considérablement développé dans les universités, où il a fini par prétendre régenter tous les domaines de la pensée et, par suite, les mœurs, avec la *théorie critique de la race* et la *théorie du genre* et finalement s'attaquer à la pensée scientifique. Alors que celle-ci a amplement démontré que le concept de race, justifié dans le domaine de l'élevage où les animaux sont sélectionnés par l'homme en fonction de ses besoins depuis le néolithique, ne saurait s'appliquer à l'humanité du fait des innombrables croisements qui s'y produisent à chaque génération et de l'hétérogénéité de toutes les populations, dont la mondialisation ne cesse d'accroître le brassage, « l'antiracisme » woke réintroduit dans son discours la notion de races humaines, qu'il fonde uniquement sur la couleur de la peau, avec pour conséquence de produire un néo-racisme qui inverse celui qui est né de la colonisation : les blancs sont irrémédiablement racistes par définition, les plus atteints étant ceux qui le nient ; les noirs ne sauraient l'être, ce sont tous d'éternelles victimes. Les premiers doivent reconnaître leurs crimes et dédommager les seconds, sans le moindre espoir de s'amender. La notion d'individu est ainsi disqualifiée au profit de catégories où l'on est enfermé et desquelles, quoi qu'on fasse, on ne saurait s'échapper. Ces folles élucubrations ont trouvé le meilleur accueil dans nombre d'universités et suscité un militantisme agressif, aux États-Unis d'abord, puis en France. Braunstein donne plusieurs exemples de professeurs obligés de quitter leurs fonctions parce qu'ils prétendaient combattre la nouvelle doctrine.

À la *théorie critique de la race* s'ajouterait, dans la pensée woke, ce que Braunstein nomme, à la suite de l'Église catholique qui la combat, la *théorie du genre*, bien que ses adeptes nient son existence, les *études de genre* entreprises dans diverses sciences humaines ayant abouti à des courants dont chacun a engendré une théorie particulière. Comme dans le cas de la *théorie de la race*, il s'agit de combattre une source d'inégalités. L'affirmation fondamentale peut être ainsi résumée : « *le concept de genre désigne les processus sociaux, culturels, historiques et psychiques par lesquels les identités sexuées et sexuelles sont produites* »¹ Autrement dit, la distinction entre homme ou femme, gay ou lesbienne, bisexuel ou transgenre ou intersexuel ou asexuel, etc., par laquelle s'établissent des inégalités, serait une invention des privilégiés (les mâles cisgenres² blancs dominants, dans la société patriarcale) pour établir et maintenir à leur profit des rapports de domination. Il revient donc à chacun de définir sa propre identité sexuelle et il est même possible, selon les transgenres, d'en changer à volonté, avec ou sans l'aide d'hormones et d'opérations, longues douloureuses et coûteuses. Elles ne modifient plus ou moins et jusqu'à nouvel ordre, que les apparences, mais ne sont pas nécessaires puisque le sexe, « *assigné à la naissance* », résulte d'une pratique sociale et ne peut être défini que par la conviction intime de chacun : « *les hommes accouchent* », « *les femmes ont un pénis* » ! Ces délires, qui s'imposeraient rapidement dans le milieu universitaire, seraient le seul moyen de combattre l'oppression des minorités sexuelles, et commenceraient à influencer l'éducation des jeunes, enfants et adolescents. Enfin, *l'intersectionnalité* compléterait la machine de guerre woke. Elle

1 *Oxford Dictionary*, 2020, cité par Wikipédia, article *Genre*

2 Horreur : les « *cisgenres* » sont des hommes et des femmes qui se sentent à l'aise dans « *le sexe assigné à leur naissance* » !

est née au sein du *black feminism*, pour mettre au jour la double oppression subie par les femmes noires aux États-Unis, en leur qualité de femmes (sexisme) et de noires (racisme). Mais, s'il s'agit d'une ouvrière lesbienne, elle sera pénalisée quatre fois, le mépris de classe et l'homophobie ajoutant leurs propres discriminations. Ce concept a l'avantage de réintroduire la catégorie de « classe sociale » et pour effet d'appeler chacun à participer activement aux luttes contre les diverses oppressions, s'il est lui-même opprimé. En pratique, il produit des alliances de circonstance semblables à celles qui se nouent entre États, et fait éclater des contradictions. Ainsi, les avantages concédés aux blacks par le *Positive Action* ne s'appliquent pas aux immigrés asiatiques, et les transgenres combattent lesbiennes et féministes qui ne les reconnaissent pas comme femmes ; en introduisant des hommes qui se déclarent femmes et exigent d'être reconnus comme telles dans les clubs sportifs, car ne pas reconnaître leur « *identité de genre* », c'est être transphobes, ils menaceraient l'existence même du sport féminin, dit Braunstein. En fait, associations et clubs n'osent pas s'opposer à leurs lubies, mais se réservent en général le droit de refuser des candidats dont la force physique excède celle des vraies femmes, ou dont l'allure est trop masculine. Ainsi, dit notre auteur, qu'il s'agisse de « race » ou de « genre », les wokes s'installent dans un déni pur et simple de la réalité.

Le livre s'achève sur l'attaque conduite par les plus radicaux contre la science elle-même, qui marque l'acmé de ce refus du réel. Partant du constat banal que tout savant est influencé par sa propre histoire, son caractère, son origine, sa classe sociale, la langue qu'il parle, le point de vue d'où il observe les phénomènes, etc. et s'imaginant que la science postule « *un point de vue de nulle part* », ces épistémologues improvisés en concluent que la

science, d'où les femmes ont été longtemps exclues, est une construction des mâles cisgenres blancs dominants qui ont, là comme ailleurs, construit un édifice qui enferme les dominés dans la vision du monde des puissants. Car la réalité n'existe pas, l'objectivité est un leurre, il n'y a que des visions subjectives, tributaires du point de vue. Partant, tous les points de vue étant égaux en droit, les savoirs traditionnels ayant autant d'intérêt que ceux qu'offre la science, il importe de les enseigner au même titre qu'elle, comme on a commencé à le faire en Nouvelle-Zélande à propos des « savoirs » maoris, afin de ne rien perdre des connaissances accumulées par l'humanité au cours de son histoire. C'est « l'objectivité forte », dont on comprend qu'elle ait pu séduire des enseignants et étudiants spécialisés dans les « sciences molles » et rarement informés dans le domaine épistémologique mais, chose incroyable, notre auteur, dont les cheveux se dressent, peut citer un mathématicien et une biologiste qui y adhèrent ! Bien entendu, il n'a aucun mal à rappeler que la science, fruit d'un travail millénaire, repose sur l'observation, l'hypothèse et l'expérimentation qui apporte la preuve, que l'expérimentation doit être reproduite et la démarche du chercheur discutée avec ses pairs, précisément en vue d'éliminer autant que faire se peut la subjectivité du chercheur et que le mathématicien doit produire une démonstration rationnelle qu'aucun esprit raisonnable ne saurait réfuter. Un polémiste pourrait ajouter que les tenants de « l'objectivité forte » seraient bien en peine s'il leur fallait renoncer aux acquis de la médecine et se contenter du savoir des sorciers et sorcières. Mais la pensée woke refuse toute discussion, elle est à prendre ou à laisser, et malheur à qui ne s'y convertit pas. Car le refus du dialogue et l'intolérance ne sont pas ses moindres attraits. Ainsi notre professeur, suivant des sources anglo-saxonnes qu'il cite fort honnêtement, croit-il avoir fait la preuve que la pensée

woke est la nouvelle religion qui menace de ruiner la civilisation occidentale.

Avant d'examiner cette question, trois remarques s'imposent :

- Le racisme est la chose du monde la mieux partagée. C'est la forme exacerbée et bien entendu inadmissible de l'attachement au groupe des animaux sociaux que sont les humains. Elle est née de la confrontation des Européens avec des peuples moins bien armés sur lesquels ils ont étendu leur domination, détournant le concept biologique de race en l'appliquant aux humains ; au racisme « blanc » répond un racisme « anti-blanc » que les wokes n'ont pas inventé, mais que certains d'entre eux attisent et instrumentalisent.
- La *théorie critique de la race* n'est pas intrinsèquement perverse. Pour ses créateurs, il s'agissait de « déconstruire » les théories raciales, de montrer d'où elles venaient, et Braunstein lui-même signale qu'en 2020, Kimberlé Williams Crenshaw, créatrice du mot « intersectionnalité », a ironisé dans une interview sur la dénaturation de son concept : « *Il y a eu une distorsion* [de ce concept]. *Il ne s'agit pas de politique identitaire sous stéroïdes. Ce n'est pas une machine à faire des mâles blancs les nouveaux parias* » (*Time Magazine*, 20 février 2020)
- Les femmes ont été plus ou moins « dominées » presque partout dans la période historique, et on ignore tout de leur condition dans la préhistoire. Il faut bien chercher pour trouver des sociétés égalitaires ou matriarcales. Ce qui ne signifie pas qu'elles n'ont pas su se réserver une partie du pouvoir, variable selon le lieu, l'époque, et, bien entendu les individus ; ni qu'on ne doive pas mettre fin à cette inégalité : le combat féministe montre que c'est devenu possible. Encore faut-il ne pas l'entraver en brouillant les cartes et en dévoyant les *études de*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours XII

genre, qui reposent sur cette évidence que ce n'est pas « la nature » mais chaque société qui impose à chaque sexe ses normes et ses codes. On aurait sans doute tort de jeter le bébé avec l'eau du bain, bien que celle-ci soit fort sale.

Le Témoin gaulois, qui se réjouit de la chance qui l'a fait naître en un temps et en un lieu où, pour la deuxième fois en deux millénaires, l'effondrement de la chape de plomb des croyances traditionnelles a libéré les consciences, n'a guère d'illusions sur l'avenir d'*homo sapiens*, à moins qu'il ne bénéficie d'une mutation imprévisible. Cette chance ne saurait durer, penser par soi-même nous est trop pénible. Aussi est-il curieux de ce que sera la future religion, mais la transition, qui a duré plusieurs siècles pour le passage du paganisme au christianisme, risque d'être encore longue, en dépit de l'accélération de l'histoire. Bien entendu, il en connaît un certain nombre de caractères, communs à toutes : sur un socle de bons sentiments (ici, la volonté d'en finir avec les inégalités), négation du réel (d'où son succès dans les catégories sociales qui en sont le plus éloignées, c'est-à-dire de nos jours le monde universitaire), construction délirante et rejet de la raison (on n'ose plus en France enseigner la philosophie des Lumières, que d'ailleurs la bourgeoisie n'admettait dans l'enseignement secondaire qu'en littérature), intolérance (on s'en prend d'abord aux symboles de la culture honnie, la violence contre les personnes vient ensuite), ralliement et prise en main par les classes dirigeantes, qui voient quel profit elles peuvent en tirer. Jean-François Braunstein a bien montré que le mouvement Woke, ou plutôt ce qu'en font des esprits simplistes et dogmatiques, qui dans un premier temps s'imposent, présente tous ces traits. Mais lui-même relève qu'il lui manque un élément essentiel pour conquérir les foules : loin d'apporter une espérance, la pensée

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours XII

woke ainsi détournée complique extraordinairement la vie, n'apporte aucun réconfort et ne promet que du malheur. De surcroît, elle tente de se répandre dans un monde en proie à une crise climatique qui ramène des masses largement tertiarisées à la dure réalité et que seule la science, bien employée, peut résoudre.

On peut donc parier sur l'effondrement rapide de ce qui effraie tant la droite (mais elle se nourrit de peurs), tout en espérant que le combat contre les inégalités continue, la partie saine du mouvement woke y contribuant. Toutefois, dans l'environnement de « réalité augmentée », c'est-à-dire dans l'univers coupé du réel, fantasmagorique et manipulable à merci qu'on nous prépare, serons-nous encore en mesure de penser et de lutter ?

Mercredi 14 décembre 2022